



S'émervueillir avec Alexandre Vialatte

© Anne Le Pape



En ce printemps 2017, s'offre une riche actualité autour d'Alexandre Vialatte. Qui mieux que Jérôme Trollet, président de l'association des amis d'Alexandre Vialatte, pouvait nous la présenter ?

— Vous êtes un grand connaisseur et un lecteur enthousiaste de Vialatte. Comment l'avez-vous découvert ? Qu'est-ce qui vous a « accroché » d'emblée chez lui ?

— J'ai abordé l'œuvre de Vialatte en achetant un recueil de ses chroniques, *Dernières nouvelles de l'homme*, paru chez Julliard en 1978, dans une librairie du boulevard Saint-Germain. Je n'avais pas spécialement la fibre associative, mais j'ai été si charmé que j'ai envoyé le petit bulletin qu'il comprenait au milieu de ses pages à Ferny Besson, créatrice de l'association des amis de Vialatte. C'est ainsi que l'aventure a commencé. J'ai rencontré cette vieille dame, qui avait été une muse d'Alexandre Vialatte : leur correspondance constitue plus de 2 000 lettres, dont 200 ont été publiées chez Plon. Ferny m'a adoubé plus tard comme président de l'association, autour d'une table, dans son

atelier rue des Plantes, en présence de Pierre Vialatte, bien sûr, le fils de l'écrivain, de Jean Dutourd, etc. Et, depuis, je suis passionné par le souvenir, l'œuvre et le « faire connaître » d'Alexandre Vialatte.

— Imaginons – même si c'est difficile – des lecteurs de *Présent Littéraire* n'ayant jamais entendu parler de Vialatte. Comment le leur présentez-vous ?

— Né en 1901, mort en 1971, Vialatte a cet intérêt extraordinaire sur le plan littéraire qu'il a plusieurs aspects : traducteur tout d'abord, possesseur d'une licence d'allemand et travaillant en Allemagne de 1922 à 1927, il a plongé dans le monde de la littérature allemande. Il a donc traduit, tout au long de sa vie, Goethe, Hugo von Hofmannsthal, etc. et découvert Kafka en 1927, pour l'œuvre duquel il a eu un véritable coup de foudre.

Vialatte romancier, ensuite : son premier roman, *Battling le ténébreux*, sur les rêves de jeunes adolescents et leur romantisme, dans la lignée du *Grand Meaulnes* ou de *Fermina Marquez*, est publié par Paulhan à la NRF en 1928. Pendant la Deuxième Guerre, il écrit un roman très kafkaïen, très sombre, *Le Fidèle Berger* puis, plus tard, *Les Fruits du Congo...* qui viendra en deuxième place, hélas ! et ne remportera pas le prix Goncourt en 1951, attribué à Julien Gracq, qui avait pourtant prévenu qu'il ne l'accepterait pas.

— C'est alors qu'il se consacre à une carrière de chroniqueur ?

— Effectivement, le journal *La Montagne* lui demande une chronique hebdomadaire à partir des années 50, et il en écrit pour le journal 901 au cours du temps. La chronique est sans doute pour lui, au départ, un pis-aller – il doit bien gagner sa vie et celle de sa famille – mais il se révèle un chroniqueur hors pair. Il en donne une centaine dans *Spectacle du Monde*, il écrit dans *Marie-Claire*, *Le Petit Dauphinois*, *La Nation française*, on a même retrouvé des textes de lui dans *Témoignage chrétien* !

La chronique est un genre extrêmement difficile, mais il y excelle. Il ramasse quelques idées, en tire des leçons générales sur la création du monde, la gastronomie du loup, le rôle de la mère de famille « qui date de la plus haute Antiquité », que sais-je ? et vous êtes complètement pris... Mais n'oubliez pas le conseil d'Obaldia dans une des préfaces aux recueils de chroniques : « N'abusez pas de la dose prescrite », car il faut savoir goûter les bons textes.

Un fort résumé

— Dans la collection *Bouquins*, vient de paraître un fort volume de plus de 1 300 pages auquel vous avez participé, Jérôme Trollet. Dans la même collection ont déjà été édités deux tomes des chroniques de *La Montagne*. Que contient celui-ci ?

— Ce volume répond à un rêve que nous nourrissons, Pierre Vialatte et moi : pouvoir publier l'intégralité des chroniques de *Spectacle du Monde*. Certaines avaient déjà été reprises, mais jamais les 98 toutes ensemble. Mais cela n'était pas suffisant pour donner matière à un volume de la collection *Bouquins*. Nous y avons donc repris certains textes publiés chez Julliard, ainsi que quelques-uns des Cahiers publiés par l'association, qui n'avaient été lus que par ses membres et qui pouvaient fortement intéresser de nouveaux lecteurs. Le tout a donné ce magnifique recueil, pour lequel nous avons cherché un titre : pour plus de 1 300 pages, nous n'avons pas trouvé mieux que *Résumons-nous* ! C'est une expression qu'utilise souvent Alexandre Vialatte pour conclure une digression.

● Alexandre Vialatte, *Résumons-nous*, préface de Pierre Jourde, présentations de Jérôme Trollet, coll. *Bouquins*, éd. Robert Laffont, 1 326 pages, 32 euros.

— Vous parlez des préfaces aux recueils, les noms des auteurs en disent beaucoup...

— Effectivement, on y trouve René de Obladia, donc, mais aussi Jacques Perret, Jacques Laurent, Jean Dutourd, Claude Duneton... J'ajoute que, dans les chroniques, certaines ont été dédiées au cinéma, d'autres sont plus littéraires. Vialatte a une critique très « empathique », il recommande chaleureu-

sement les œuvres dont il parle. Mais dans *La Montagne* notamment, il peut donner libre cours à son imagination et à sa fantaisie. On peut réellement dire de lui qu'il est « le saint patron des chroniqueurs ».

— Vialatte a écrit qu'il fallait choisir, comprendre ou s'émervueillir...

— Son choix est clair : quant à lui, il s'émervueille, et nous émerveille !

● Anne Le Pape reçoit, dans son émission « Voix au chapitre » du 19 avril sur Radio Courtoisie, de 10 h 45 à 11 h 45, Jérôme Trollet et Jean-Baptiste Chaumeil pour évoquer la dense actualité Vialatte du printemps 2017.

Un nouveau concept L'hôtel littéraire



Vialatte à Clermont-Ferrand place Delille, une des deux grandes places de Clermont.

L'hôtel possède une cinquantaine de chambres et une vue splendide au dernier étage sur les toits du vieux Clermont, d'où émergent les flèches de la cathédrale, noires, en pierre de lave, et celles de Sainte-Marie du Mont. Chaque étage est consacré soit à des amis, soit à des chroniques, soit à des traductions, soit à des personnages de romans de Vialatte, soit à l'Auvergne proprement dite. Chaque chambre est ornée d'un dessin qui illustre son nom, ainsi que de la reproduction d'une page d'un manuscrit. C'est un régal ! Jacques Letertre propose à ses clients de prendre un livre – une bibliothèque est à leur disposition – et, s'ils ne l'ont pas terminé, ils peuvent le glisser dans leur valise... Ce qu'il aime, c'est partager « les mêmes émotions, les mêmes sourires qui viennent du fait d'avoir un jardin secret plein de bœufs ailés, d'Auvergnats dévoreurs de saucissons et de girafes aux cils de demoiselles ».

— Jacques Letertre a-t-il d'autres projets dans le même genre ?

— Je crois que le prochain hôtel littéraire que compte ouvrir Jacques est l'hôtel Marcel Aymé, à Paris.

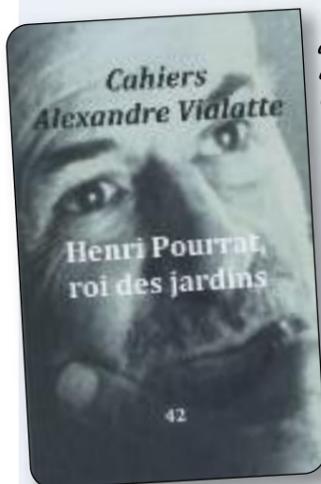
— Quelle bonne idée !

● Hôtel littéraire Alexandre-Vialatte, 16 place Delille, 63 000 Clermont-Ferrand, Tél. : 04 73 91 92 06.

— Jérôme Trollet, vous qui en avez suivi le projet et la mise en œuvre, parlez-nous de ce curieux hôtel qui vient de s'ouvrir à Clermont-Ferrand, l'hôtel littéraire Alexandre-Vialatte ?

— La notion d'hôtel littéraire a été inventée par Jacques Letertre, un hôtelier qui a déjà créé il y a quelques années l'hôtel Swann, rue de Constantinople à Paris, consacré à Proust comme vous vous en doutez puis, plus récemment, l'hôtel Flaubert, à Rouen. Il nous a contactés il y a maintenant deux ans pour inaugurer, en octobre dernier, l'hôtel littéraire Alexandre-

Adhérer à l'association



— Venons-en à l'association des amis d'Alexandre Vialatte, que vous présidez. Quand s'est-elle créée ? Quels sont ses buts ? Quels en ont été les premiers membres ? Et surtout, parlez-nous de ce nouvel élément qui fait partie de l'actualité Vialatte de ce mois d'avril 2017, la parution du dernier Cahier.

— Cette association doit tout à Ferny Besson, créée par elle un an après la mort de Vialatte, avec bien sûr son fils, Pierre Vialatte, Jean Dutourd, André Chamson, Jules Romains etc. Cette association a pour but de faire connaître l'œuvre de Vialatte, purement et simplement. Elle a, dès l'année 1974, publié son premier Cahier.

— Vous parlez modestement de « Cahier », mais il s'agit en fait d'un très beau petit livre...

— Oui, qui a toujours gardé le même format. Celui de cette année, le numéro 42, est consacré à Henri Pourrat, avec un clin d'œil au numéro 2 qui, déjà, reprenait des lettres d'Henri Pourrat. Pourrat a été le mentor de Vialatte, son père littéraire en quelque sorte.

L'association comprend environ 250 amis, dont 150 sont très actifs. La moyenne d'âge a tendance à augmenter chaque année d'un an... mais, à côté de cela, un jeune membre, Alain Allemand, patron de collège à Strasbourg, dessinateur, féru de littérature, a créé un groupe d'amis sur Facebook, qui vient d'enregistrer, au

bout de deux ans d'existence, son millième « ami ». Alain Allemand a publié chez Julliard, fin 2016, un *Abécédaire* pour les amoureux de Vialatte, et en publiera un autre l'année prochaine, avec ses dessins. L'association, très active, favorise des thèses, des éditions, organise des expositions, comme à la mairie du VI^e arrondissement l'année dernière, reprise ensuite à Ambert et à Chamalières, des spectacles...

— N'y a-t-il pas un autre élément qu'il faut que nous évoquions, le don à la bibliothèque Jacques-Doucet ?

— Bien sûr, et je signale que nous le devons là encore à Jacques Letertre, amoureux, comme vous l'avez compris, de livres et de littérature. Cette bibliothèque réunie par le grand couturier est située aujourd'hui place du Panthéon, juste à côté de la bibliothèque Sainte-Genève. Elle est devenue un grand nom des archives de fonds littéraire. Pierre Vialatte, qui a classé avec minutie, depuis la mort de son père, un mur entier d'archives, de manuscrits, d'épreuves, de tapuscrits, de correspondance, de photos, de vidéos etc. a tout confié à la bibliothèque Jacques-Doucet, qui en assure la numérisation. Il s'agit d'un fonds intégral, ce qui est extraordinaire.

— C'est merveilleux pour les chercheurs qui voudront travailler sur l'œuvre d'Alexandre Vialatte ?

— Absolument ! J'ajoute que le journal *La Montagne* a réactivé un prix Vialatte, décerné sous la houlette d'un écrivain (Denis Tillinac, François Taillandier...) et attribué tous les ans. Cette année ce fut le 6 avril, Eric Neuhoff présidait et le prix a été remis à Eric Vuillard pour son roman *14 juillet*.

● Association des amis d'Alexandre Vialatte, 11 rue d'Assas, 75006 Paris. Tél. : 01 42 22 82 25 ou 06 07 94 38 88. Courriel : jerome.trollet@gmail.com site : www.amisdevialatte.blogspot.fr

Le Sud profond à la devanture des libraires

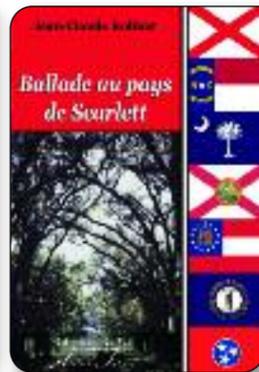
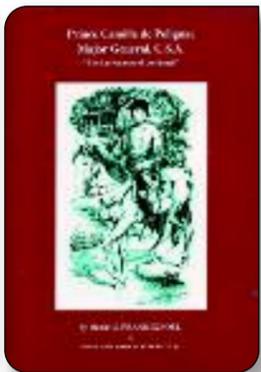
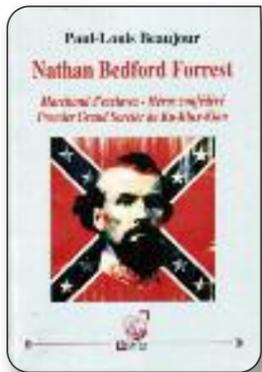
Paul-Louis Beaujour : **Nathan Bedford Forrest**

Il n'existait, à ce jour, aucun livre en français consacré à l'une des légendes de la guerre de sécession, Nathan Bedford Forrest. Le voilà enfin, écrit par Paul-Louis Beaujour qui taille une stèle à la mesure de cet officier sudiste tout entier attaché à la Cause.

On le donne souvent pour le créateur du Ku Klux Klan « première manière ». Il n'en fut rien, même s'il en fut le grand patron. Nous disons Ku Klux Klan « première manière » car il fut à l'origine et avant ses dérivés une association de défense des populations sudistes contre les exactions des carpetbaggers, ces Yankees impécunieux qui déferlèrent sur le Sud vaincu pour se remplir les poches (voir le chef-d'œuvre de Griffith, Naissance d'une nation). Forrest fut de tous les combats. Après la guerre, il s'appliqua à cicatriser les blessures et n'hésita pas à dissoudre le KKK quand ce dernier sortit de sa raison d'être initiale. Une bio vivante et une chevauchée aux côtés d'un soldat hors du commun. *Déterna Editions.*

Daniel J. Frankignoul : **Prince Camille de Polignac**

Major général des armées sudistes, le prince Camille de Polignac, qui fut surnommé « le Lafayette du Sud », est mort en 1913. Issu d'une des plus anciennes familles de France, combattant héroïque de la guerre de Crimée, Polignac arrive à New York en 1861. Après quelques péripéties relatées par Daniel J. Frankignoul qui sait tout sur ce légitimiste qui choisira le Sud quand les Orléans prendront fait et cause pour le Nord, il arrive à



Richmond, capitale de la Confédération, en juin de la même année. A partir de cette date, il va prendre part à tous les engagements majeurs contre l'envahisseur yankee, notamment à la bataille du Yellow Bayou où, à la tête de sa brigade texane, il fera merveille. Il est célébré comme une des figures marquantes de l'Etat à l'Etoile solitaire. Daniel J. Frankignoul, fondateur de la Confederate Historical Association of Belgium (CHAB), proche de la fille, du fils et du petit-fils de Polignac, s'appuie sur des documents inédits et des correspondances jamais exploitées jusque-là. *CHAB Publications, Clos des Peupliers 64, 1200 Bruxelles, Belgique.*

Francis Balace-Serge Noisain : **L'Europe et la guerre de Sécession**

On le sait peu ou mal, mais l'Europe fut à deux doigts de reconnaître les Etats confédérés ce qui, à terme (et sans vouloir faire d'uchronie), aurait pu changer l'issue du conflit. Il n'est pas anodin que ce soit deux Belges, spécialistes de la guerre entre les Etats, qui aient choisi de raconter ce rendez-vous manqué. Le roi des Belges, Léopold Ier, avait en effet le cœur sudiste, comme Napoléon III d'ailleurs. Une histoire diplomatique certes, mais aussi des aventures de briseurs de blocus qui, au nez de la Navy nordiste, apportèrent une aide précieuse – mais hélas insuffisante – aux combattants confédérés. *CHAB, Clos des Peupliers 64, 1200 Bruxelles, Belgique.*

La littérature, le cinéma, la télévision, la musique et même la bande dessinée ont popularisé le Sud des Etats-Unis, faisant revivre le Deep South au point que l'on se demande si, finalement, ce n'est pas lui qui a gagné la guerre...

Jean-Claude Rolinat : **Ballade au pays de Scarlett**

Pour aller plus loin : La Désinformation autour de la guerre de Sécession (Atelier Fol'Fer) ; Lee (Pardès) ; Le Who's Who des officiers sudistes (BS).

ALAIN SANDERS
alain-sanders@present.fr

Chronique de Livr'Arbitres

Tel Orphée aux Enfers

contemporains auxquels il ne reste plus que l'amertume, le dégoût, la maladie et l'attente de la mort.

Car, à un siècle d'intervalle, la société n'a guère évolué. Au contraire, l'Homme, marqué du fer du péché originel, n'en finit plus de chuter de Charybde en Scylla, d'Homo soviétique en Homo festinus, en attendant l'Homo terminus. On n'ose imaginer ce que Bloy aurait su retirer de nos travers mais, à la lecture d'*Une fin du monde sans importance*, la réponse nous est partiellement apportée. Entre consternation et prostration, le choc est violent et sans appel. Une gifle bienvenue, salvatrice, si ce n'est un coup de fouet, celui du Christ chassant les marchands du Temple!

L'auteur, qui ne se prend pourtant pas pour un moralisateur, se range, bien au contraire, parmi la foule des petits et des sans-grade, portant aux yeux de tous nos bassesses quotidiennes, nos renoncements, nos reniements, jusqu'à nos dévoilements. Tant d'êtres pesants et pourtant sans densité : lourds à eux-mêmes et aux autres dans la mesure où ils sont vides... La difficulté, c'est qu'il ne suffit pas exactement de vivre selon la règle. Que rien ne peut empêcher le retour de ces moments où la solitude, la sensation de vacuité, le sentiment d'une existence proche d'un désastre douloureux et définitif se conjuguent pour plonger l'être moderne dans un état de réelle souffrance. *Quid* de la rédemption, de la délivrance?

Xavier Eman ne se pose pas en donneur de leçons, installé confortablement dans une citadelle de condescendance. Tel Orphée, il descend aux enfers pour nous montrer la voie du salut, clamant à la suite de

Cocteau dans son adresse à la jeunesse de l'an 2000 : « Il est possible que le Progrès soit le développement d'une erreur. » *François*, l'anti-héros récurrent du recueil, c'est un peu chacun d'entre-nous, dans ce théâtre d'ombres. Ce qui, au-delà de ses faiblesses, nous le rend sympathique, mais aussi et surtout si proche. L'homme se gonfle d'illusions au lieu de se remplir de réalités. Le seul moyen de « dégonfler » efficacement un vaniteux consiste, non à essayer de crever son enflure, mais à la combler avec des objets solides. Sinon, la peau de la baudruche s'irritera et le vent qui la gonfle se chargera de miasmes empoisonnés, mais elle ne crèvera pas.

Un jeune auteur à suivre, dans la lignée des Houellebecq, Muray, Garnier et autres Maulin, contemporains d'une modernité exsangue qui n'en finit plus de rendre gorge.

PATRICK WAGNER

● Xavier Eman, *Une fin du monde sans importance*, Editions Krisis, 2016, 222 pages, 16 euros.



Journée du CEP

Le Centre d'études et de prospective sur la science (CEP) tient une journée de conférences, ouverte à tous, sur le thème : « Qu'est-ce que la démocratie ? » le samedi 29 avril 2017, à l'auditorium du lycée La Salle Saint-Nicolas, 6 rue Vaudétard, 92132 Issy-les-Moulineaux.

Conférenciers : **Maxence Hecquard** (Les fondements philosophiques de la démocratie moderne), **Dominique Tassot** (Guerre et démocratie), **Philippe Pichot-Bravard** (Légitimité et représentation. L'Ancien Régime et la Révolution), **Patrice Raymond** (Dans quelle société sommes-nous aujourd'hui ?).

Programme détaillé sur le site internet du CEP (le-cep.org), formulaire d'inscription à imprimer et renvoyer à l'adresse indiquée. Pour tout renseignement, courrier électronique à : cep.colloques@gmail.com ou téléphone : 06 01 91 48 77.

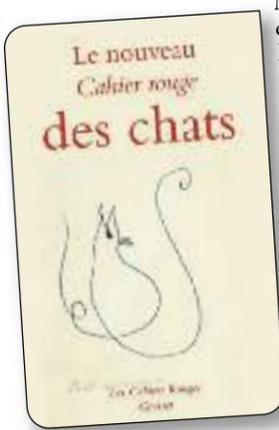


La boîte à Sardine

Goupillières, le 15 avril

Chère Tantine,

Joyeuses Pâques ! Et puisque c'est fête je ne dirai du mal de personne. (Il paraît que j'en dis, que la famille se vexe, m'attribuant une importance à laquelle je ne prétends pas. Qui peut bien lire notre courrier, qui peut bien avoir aussi peu d'humour et autant de susceptibilité ?) Je dirai donc du bien, pas d'êtres humains, mais des chats. Grasset édite une nouvelle édition d'une anthologie sur les chats. Sujet rebattu ? Non, car le choix effectué par Arthur Chevallier mêle le miel et le vinaigre. Ça n'est pas qu'un calendrier des Postes, on y lit Poil de Carotte tenter de tuer un chat, Maupassant enfant regarder un chat agoniser ; ou Huysmans annoncer la mort de Barre de Rouille.



Pierre Loti a écrit sur les chats des lignes éprises mais les a gâtées par d'autres lignes méprisantes à l'égard des chiens. Je ne suis pas de ceux qui opposent le félin au canin. Sur le sujet, on lira plutôt Mirbeau – plus viril, plus observateur – qui décrit très bien l'amitié entre Dingo, chien ravageur

et attachant, et la petite chatte Miche, attachante et adorable. Je constate chez moi un sentiment analogue entre le labrador et Croquis. 35 kilos d'un côté, 3,5 kilos de l'autre, c'est plus qu'entre Macron et son épouse, et pourtant quel amour ! La chatte observe le chien avec tant de soin, elle l'aime tant qu'elle veut partager ses goûts et ses loisirs : l'autre soir elle a rapporté une branchette dans le salon pour la ronger, et deux jours après elle mâchouillait un bâton que le chien avait déjà entamé. Je ne crois pas qu'elle ait apprécié la chose, mais elle a essayé, « pour voir ».

Loti a son pendant en Buffon qui, lui, vante le chien au détriment du chat. Buffon vit-il jamais un chat ? Pour lui, le chat est « un domestique infidèle », qui n'a « que l'apparence de l'attachement » et, il nous en assure, les chats « ne regardent jamais en face la personne aimée ». Si c'est pour lire des à-peu-près ou des faussetés sur la nature, j'aime autant relire Plin l'Ancien où sont truffées quelques vérités, et les écrivains qui parlaient d'expérience ! Walter Scott avait un gros chat gris qui régnait sur la maisonnée, Rousseau avait sa Doyenne, Barbey d'Aurevilly eut Démonette après Griffette – « Ah, surtout, n'allez pas dire en me lisant, quelle vieille fille que ce vieux garçon », précise-t-il à sa correspondante. Le chat de Prosper Mérimée était « une personne sérieuse pesant 15 kilos et compagnon ordinaire d'une tortue ». Bref, tu m'as comprise, il y a des textes à découvrir dans les 220 pages de ce *Nouveau Cahier rouge des chats* qui coûte 9,50 euros.

Ta Sardine

Tous les samedis, la Boîte à Sardine

Une dame entre deux âges, « Tantine », correspond avec sa nièce, « Sardine ». Elle demeure à Saint-Pompon, en Dordogne, et sa nièce à Goupillières, dans les Yvelines. Elles échangent des lettres (Tantine n'est pas connectée), qui se retrouvent à leur insu dans nos colonnes et dont le contenu n'engage qu'elles.

Prochainement dans Présent

Le mystère Le Nain

La grande exposition du Louvre-Lens



Au Petit Palais

Le baroque parisien au siècle des Lumières

IL Y A QUATRE ANS, le musée Carnavalet avait donné une superbe exposition sur la peinture religieuse dans les églises parisiennes au XVIII^e siècle (*Présent* du 20 octobre 2012). Elle montrait l'extraordinaire vitalité en ce domaine, difficile à mesurer du fait des destructions révolutionnaires, des déplacements des tableaux rescapés qui font qu'ils se retrouvent dans d'autres musées, d'autres églises, ou qu'ils sont portés disparus. Le problème est le même pour cette peinture religieuse parisienne au siècle suivant, accru d'une question : le XVIII^e a-t-il réellement eu une peinture religieuse, lui qui s'est tant plu dans les boudoirs et dans les Lumières ? Cette fois, c'est le Petit Palais qui fait un état des lieux et, puisqu'on a si souvent à se plaindre de la triste situation où les politiques laissent notre patrimoine, félicitons les églises, les musées et même la mairie de Paris – spécialement la COARC (Conservation des œuvres d'art religieuses et civiles de la Ville de Paris) – pour cette exposition ample où les œuvres, souvent restaurées, sont mises en valeur.

Pour répondre à la question : oui, contrairement à ce que peuvent laisser croire les histoires de l'art qui ne parlent que de la peinture profane du siècle (et qu'une autre exposition évoque grâce à la collection Horvitz), les peintres ont beaucoup travaillé pour les églises parisiennes au XVIII^e siècle (et dans un bon nombre de cas les mêmes peintres ont répondu aux commandes profanes et religieuses). On a bâti, ou fini de bâtir des églises paroissiales (Saint-Sulpice) qu'il fallait décorer. Les ordres ont construit aussi, ou mis au goût du jour réfectoire, églises... Mais dans la durée d'un siècle l'art n'a pas été le même. Trois époques divisent le XVIII^e : un début de siècle où les peintres sont les héritiers du XVII^e (après tout, Louis XIV ne meurt qu'en 1715) ; une longue période où l'art religieux reflète l'art né de la Régence, et, dans le dernier tiers, il connaît l'influence néoclassique. Mais les transitions sont insensibles, et tous les artistes n'évoluent pas au même rythme.

Des mains diverses

Jean Jouvenet (1644-1717) a travaillé aux côtés de Charles Le Brun. Mais Le Brun meurt en 1690, le classicisme de Jouvenet s'atténue et, avec *Le Magnificat* (1716), sa dernière grande œuvre, c'est davantage le peintre marqué par Le Sueur et baroquisant qui s'affirme. Jean Jouvenet a signé sur la première contre-marche, ajoutant : *Dextra paralyticus. Sinistra pinxit*. C'est-à-dire : « Jean Jouvenet, paralysé de la main droite, a peint ce tableau de la main gauche ». Après une attaque en 1713, le peintre avait en effet réappris à peindre, de l'autre main. Il en était fier, il y avait de quoi. Saluons ce très beau concerto ! Cette toile fut peinte pour le chœur de Notre-Dame, elle faisait partie d'un cycle marial de huit toiles qui, par leur luminosité et le mouvement des compositions, influencèrent beaucoup les artistes.

L'autre grand programme religieux de ces années-là est la nef de Saint-Germain-des-Prés, avec des sujets tirés des Actes des Apôtres (1716-1720) : *Saint Paul à Lystre*, *Le Baptême de l'eunuque de la Reine Candace*. C'est à Lystre que saint Paul guérit un paralytique et dut refuser les honneurs de la population qui le prenait pour Hermès (et Barnabé pour Zeus), c'est sur la route de Gaza que Philippe baptisa l'eunuque et disparut brutalement à ses yeux, ce qui n'empêcha pas l'eunuque de poursuivre son chemin « tout joyeux ».

La dévotion du temps est marquée par les nouveaux saints, actifs : saint François Solano, canonisé en 1726, fait l'objet d'une commande en 1730 à Robert de Séry (le saint baptise des Indiens) ; saint Vincent de Paul, béatifié en 1729, est représenté prêchant par Jean-François de Troy au début des années 1730, une auréole sera ajoutée en 1737 après la canonisation. Ce préche a des allures assez mondaines, pour ce qui est de l'auditoire. On préférera la grande toile de Coypel (1661-1722) qui a plus de force : *Saint François de Paule traversant le détroit de Messine sur son manteau*, accompagné de deux frères. Un batelier leur avait refusé le passage gratuit, qu'importe,



Jean Jouvenet, *Le Magnificat*, 1716. Huile sur toile. Paris, cathédrale Notre-Dame de Paris, dépôt du Louvre.

le manteau fit radeau devant le batelier médusé.

Des peintres comme Largillière (1656-1746), comme son élève Oudry (1686-1755, avec une *Adoration des mages* peinte en 1717 pour le prieuré de Saint-Martin-des-Champs) peignent des tableaux religieux dans la sensibilité picturale du temps – l'une des moins aptes certainement à exprimer la foi. On mesure l'évolution chez un peintre comme Jean Restout (neveu de Jean Jouvenet), qui peint un *Saint Pierre en prière* en 1728 d'une certaine consistance, mais en 1744 une *Naissance de la Vierge* où son pinceau minaud plus qu'autre chose. A la même période, un Jean-Baptiste-Marie Pierre (1714-1789) peint des toiles d'une facture plus rigoureuse (*Saint François méditant dans la solitude* ; *La lapidation de saint Etienne*).

Le néoclassique s'impose

Le retour à un style moins « joli » et plus en accord avec la gravité ou

le mystère a lieu dans le dernier tiers du siècle. Il correspond à une alternance souvent observée en art et que l'on constate dans l'art profane à la même époque. Joseph-Benoît Suvée (1743-1807) est un néoclassique en plein, il suffit de voir son esquisse pour *L'ange Raphaël disparaissant au milieu de la famille de Tobie* (1789) ou de comparer sa *Visitation* d'une grande austérité quand on la compare à celle de Jouvenet. Suvée s'attira la haine de David (1748-1825), d'abord parce qu'il avait eu le Grand Prix en 1771 juste devant lui, ensuite parce que, par son style, ils appartenaient à la même tendance. Suvée connut la prison pendant la Terreur, « conséquence » de cette inimitié ? On se souvient qu'Elisabeth Vigée-Le Brun attribuait à David l'emprisonnement d'Hubert Robert... Mais revenons à notre sujet. David, républicain de l'espèce fanatique, devait rapidement abandonner la peinture religieuse – celle-ci disparaissant de fait des carnets de commandes des peintres pendant la Révolution. Son *Christ en croix* (1782), commandé par le maréchal de Noailles pour sa chapelle de l'église des Capucines, est la dernière œuvre chrétienne du peintre.

On mesure l'influence de David sur son élève Jean-Germain Drouais (1763-1788) : le *Retour de l'enfant prodigue* (1782) est « davidien » en plein, par les attitudes, les drapés. La parabole du Nouveau Testament est traitée comme une scène historique tirée de Plutarque ou de Tite-Live. On mesure combien au XVIII^e siècle la peinture religieuse a suivi la peinture profane, s'accommodant de variations esthétiques sur lesquelles elle n'a pas la main. Mais le talent des peintres, lui, ne faiblit pas – leur foi non plus – et à parcourir le siècle dans les églises on ne le trouve pas démuné de belles peintures et de quelques chefs-d'œuvre.

SAMUEL
samuel@present.fr

● *Le baroque des Lumières. Chefs-d'œuvre des églises parisiennes au XVIII^e siècle. Jusqu'au 16 juillet 2017, Petit Palais.*



Jean Restout, *La Naissance de la Vierge* (Chapelle du séminaire Saint-Sulpice), 1744. Huile sur toile. Paris, Ivry (Saint-Honoré-d'Eylau) (COARC).



Jean-Hugues Taraval, *Le Sacrifice de Noé*, 1783. Huile sur toile. Paris, Eglise Sainte-Croix-des-Arméniens (COARC).

Récap'expo

DERNIERS JOURS ! Fenêtre sur cours. Une exposition charmante qui explore les cours de ferme, d'écoles, les sérails... Jusqu'au 17 avril 2017, musée des Augustins (Toulouse). (*Présent* du 18 février 2017.)

Jean-Baptiste Charcot, l'explorateur légendaire. Une grande figure d'aventurier et de scientifique dans le Grand Nord. Jusqu'au 27 avril 2017, Théâtre des Sablons, Neuilly. (*Présent* du 11 mars 2017.)

Du dessin au tableau au siècle de Rembrandt. Splendide présentation de dessins et des tableaux qui leur sont liés. Jusqu'au 7 mai 2017, Fondation Custodia, Paris VII^e. (*Présent* du 11 février 2017.)

Vermeer et les maîtres de la peinture de genre. Vermeer remis dans son contexte, parmi ses confrères : sa singularité n'en éclate que plus. Jusqu'au 22 mai 2017, musée du Louvre. (*Présent* du 25 février 2017.)

Valentin de Boulogne. Réinventer Caravage. Un grand talent français qui s'est épanoui à Rome dans les années 1620. Jusqu'au 22 mai 2017, musée du Louvre. (*Présent* du 11 mars 2017.)

Chefs-d'œuvre de la collection Leiden. Le siècle de Rembrandt. Des Rembrandt, des Lievens... Jusqu'au 22 mai 2017, musée du Louvre. (*Présent* du 25 mars 2017.)

Dessiner le quotidien, la Hollande au siècle d'or. Un très beau florilège d'œuvres qui n'ont pas vieilli. Jusqu'au 12 juin 2017, musée du Louvre. (*Présent* du 25 mars 2017.)

Espèces d'ours ! Derrière la peluche, un animal aimé puis redouté. Jusqu'au 19 juin 2017, Jardin des Plantes (MNHN). (*Présent* du 28 octobre 2016.)

Sérénissime ! Venise en fête, de Tiepolo à Guardi. La dernière vie de Venise, réfugiée dans les fêtes et les arts. Jusqu'au 25 juin 2017, musée Cognacq-Jay. (*Présent* du 1er avril 2017.)

Pissarro, « le premier des impressionnistes ». Un hommage digne du grand paysagiste, peintre trop discret pour qu'on lui prête l'attention de la postérité. Jusqu'au 2 juillet 2017, musée Marmottan-Monet. (*Présent* du 4 mars 2017.)

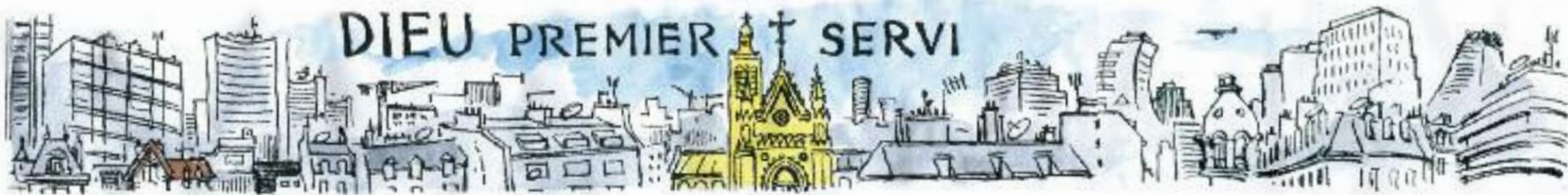
Corps en mouvement – La danse au musée. Quand la sculpture fait bouger les corps. Jusqu'au 3 juillet 2017, musée du Louvre. (*Présent* du 15 octobre 2016.)

De Watteau à David, la collection Horvitz. Un bel ensemble de dessins français du XVIII^e, agrémenté de quelques peintures et sculptures. Jusqu'au 9 juillet 2017, Petit Palais. (*Présent* du 8 avril 2017.)

De Zurbaran à Rothko, collection Alicia Koplowitz. Une galerie éclectique, à vos coups de cœur ! Jusqu'au 10 juillet 2017, musée Jacquemart-André. (*Présent* du 18 mars 2017.)

Rodin, l'exposition du centenaire. Grande et belle évocation de l'œuvre de Rodin, hélas mêlée de sculptures contemporaines. Jusqu'au 31 juillet 2017, Grand Palais. (*Présent* du 1er avril 2017.)

Quoi de neuf au Moyen Age ? Une bonne exposition de vulgarisation. Jusqu'au 6 août 2017, Cité des sciences et de l'industrie (Paris XIX^e). (*Présent* du 16 décembre 2016.)



Anne Le Pape

Interview de Jean-Pax Méfret

« Donne-moi la force... »

Les réactions de ceux qui ont la joie de rencontrer Jean-Pax Méfret prouvent que ses succès sont encore dans les cœurs de tous ses auditeurs, jeunes (ce qui est remarquable) ou moins jeunes.

— Certains artistes (écrivains, chanteurs...) se veulent engagés, d'autres au contraire préfèrent « L'Art pour l'Art ». Où vous situez-vous ?

— Quant à moi, je ne vois pas de contradiction entre art et engagement. Je suis engagé dans mes écrits et dans ma vie. J'assume ce que je dis, ce que je fais, ce que je pense.

— Vous avez toujours voulu chanter – et donc défendre – des causes qui n'avaient pas le soutien des grands médias : *Dien Bien Phu*, votre *Algérie* (« un pays qui n'existe plus »), *le printemps de Prague*... C'est donc tout naturellement que vous avez été porté vers le drame que vivent aujourd'hui les chrétiens d'Orient ?

— Je connais l'histoire des chrétiens d'Orient depuis bien longtemps, étant allé souvent en reportage au Liban ou en Irak. J'ai vraiment pris conscience de l'intensité de ce drame à l'occasion du concert que j'ai donné à Fréjus l'été dernier, à la demande de l'association SOS-Chrétiens d'Orient. J'ai alors écrit pour eux ma chanson *Noun*, puis j'ai pensé aller plus loin pour sensibiliser l'opinion, si j'avais une petite audience, pour toucher des auditeurs et les amener à prendre conscience de ce drame.

Catholique, j'ai fait toute ma scolarité chez les maristes, en Algérie, et mes parents connaissaient de nombreux Pères blancs. J'ai donc moi-même vécu dans une atmosphère de foi et de défense d'une religion menacée, dans un pays où l'islam était majoritaire.

— Quel rôle peut jouer la chanson selon vous ? Est-ce une manière de faire passer des idées près des jeunes de façon directe ?

— Bien sûr, beaucoup plus encore

aujourd'hui qu'hier. On n'apprend pas tout, mais on prend conscience de certains problèmes en écoutant des chansons. De jeunes auditeurs me disent qu'ils ont découvert l'existence du goulag ou du mur de Berlin en écoutant mes disques. Mes auditeurs sont comme les lecteurs de Tintin, leur âge va de 7 à 77 ans et même au-delà. J'étais l'autre jour dans une école de Versailles où les jeunes filles de 12 et 13 ans connaissaient par cœur mes chansons.

Une chanson peut toucher d'un coup 1 000 personnes ; pour un livre, c'est plus difficile.

— Vous êtes aussi journaliste reporter, écrivain, poète, puisque vous êtes l'auteur de vos textes... Quelle place a tenu la chanson dans votre vie ?

— J'ai vécu du journalisme durant 35 ans. La chanson m'a créé plus de problèmes que de plaisir, par moments, car j'ai été stigmatisé pour certains de mes textes, contre le communisme par exemple. Mais la chanson a toujours accompagné ma vie.

La première fois que j'ai chanté un texte de moi, c'était dans une petite fête misérable de Noël, avec des pieds noirs, à Rouen. Nous n'y étions qu'une poignée, dans le froid. J'ai chanté pour eux deux chansons, accompagnées par des jeunes à la guitare. Mais c'est quand je suis arrivé à Paris que je me suis lancé vraiment et que j'ai sorti des disques. J'ai obtenu le grand prix de l'émission « Age tendre et tête de bois », dans les années 60, pour une chanson intitulée *La Prière*, où je disais le désarroi d'un adolescent qui découvre une statue de la Vierge sur

une route de Corse. J'ai financé moi-même mon premier disque, *Le Chanteur d'Occident*, avec *Feliciano* sur la deuxième face. Il a eu un succès étonnant. Beaucoup de mes chansons trouvent leur thème dans des faits divers que j'ai couverts en tant que journaliste.

— Votre précédent disque, sorti chez Clovis sous l'égide de l'abbé Celler, m'a beaucoup marquée. Vous y célébriez la geste des chouans et des Vendéens. C'est donc un thème qui vous tient à cœur lui aussi ?

— Oui, beaucoup ! J'ai voulu les honorer. Les guerres de Vendée, on



Messe dans l'église de Damas.

n'en parlera jamais assez. J'ai tenu à saluer ces courageux combattants. Je joins d'ailleurs un récit à mes chansons, comme je fais souvent : c'est là le côté didactique du journaliste qui réparaît. Je me suis d'ailleurs défini sur la couverture comme « Vendéen de cœur, chouan de caractère ».

— Dans vos deux derniers disques, vous faites montre d'une préoccupation religieuse forte. Estimez-vous que celle-ci s'est toujours trouvée présente en filigrane dans votre œuvre, ou s'agit-il d'un élément relativement nouveau ?

— Cet élément m'a toujours accompagné, toute ma vie. Grâce à ma mère, nous avons toujours dans la famille une petite médaille dans la doublure de la veste. J'ai été scout aussi, j'ai donc connu toute une éducation qui a bien évidemment laissé des traces. Je l'ai chantée quand l'occasion s'y prêtait. Je songe à la chanson *Professeur Muller* quand, au beau milieu, retentit le cantique « Chez nous soyez reine... » Je crois bien que, dans tous mes disques, se trouve une chanson qui se rattache à la foi.

Je vais vous livrer un souvenir marquant : j'étais en prison à Rouen le 6 juillet 1962, jour de l'exécution de Degueldre. L'officier délégué des prisonniers est venu me trouver et m'a dit « Tu chantes, toi ? On va demander à l'aumônier s'il veut bien faire quelque chose. » L'aumônier de la prison a juste accepté que nous réunissions dans la chapelle, où j'ai chanté le *De Profundis*.

— Votre chanson *Noun* montre un grand sens de l'image chez le poète que vous êtes. S'agit-il d'une réminiscence, vous êtes-vous rendu récemment dans l'un de ces pays martyrs d'Orient, ou d'une prescience ?

— J'ai mené énormément de reportages et j'ai passé ma vie sur des zones d'opérations – on ne parlait pas encore à l'époque de « reporters de guerre », ce terme qui m'amuse un peu car on se demande ce qu'ils font quand il n'y a pas de guerres... Cette image correspond à des choses vues, au Salvador par exemple, car en Amérique centrale j'ai aussi ressenti cela fortement : j'y ai rencontré des gens abandonnés qui n'avaient plus que le refuge de la prière.



— Votre chanson *La Force* est une prière précisément, particulièrement adaptée à ce temps de Pâques. Ne constitue-t-elle pas une sorte d'aboutissement de toute votre œuvre ?

— Oui et non, puisque je demande la force de continuer, d'aller plus loin...

— Je n'ai pas dit « fin », je veux dire une sorte de sommet...

— Ça, parfaitement ! Cette chanson m'a vraiment habité. Elle a aussi, je crois, une grande puissance mélodique, les musiciens l'ont trouvée très forte sur le plan musical.

— Comptez-vous reprendre les concerts ?

— Oui, les concerts vont reprendre et les disques se poursuivre. Les mois qui viennent vont être bien remplis, je nourris de nombreux projets, notamment un album avec une douzaine de nouvelles chansons.

— Quels en seront les thèmes ?

— J'évoquerai l'univers familial, les adolescents, les femmes seules... Un regard sur le monde actuel.

Propos recueillis par Anne Le Pape
anne-le-pape@present.fr

● Jean-Pax Méfret, *Noun, La Force*, Diffusia.fr Tél. 09 52 66 16 21.



Dimanche de Pâques

« Après le sabbat, à l'aube du premier jour de la semaine, Marie-Madeleine et l'autre Marie allèrent voir le sépulcre. Et voici qu'il se fit un grand tremblement de terre ; car un ange du Seigneur descendit du Ciel et, s'approchant, il renversa la pierre et s'assit. »

La descente de l'ange qui renversa la pierre du tombeau fut la cause du tremblement de terre. La Résurrection, cette ultime preuve de Jésus qui seul peut déposer et reprendre sa propre vie, ne devait pas s'accomplir publiquement et être exposé aux regards des profanes.

Les gardes n'ont pas vu parce qu'ils ne pouvaient rien voir. Ils dormaient, et la pierre était toujours à sa place. C'est dans le secret du sépulcre que le Christ reprend possession de la vie dans son corps.

Puis l'ange descend, il roule la pierre, la terre tremble, les hommes sont réveillés. Non seulement les sentinelles mais tous les soldats, et même ceux qui étaient endormis, ne purent manquer cette secousse. Pourtant, Jésus aurait pu sortir seul du tombeau ; il n'avait pas besoin

qu'un ange enlève la pierre : quelques jours après, c'est portes closes qu'il entrera au Cénacle.

Malgré eux, les soldats sont les témoins de ce qu'ils n'ont pas vu. Il sera pour eux difficile de nier sans mentir : cette pierre, que l'ange roule dans le grondement de la terre, est leur confusion. Ils touchent du doigt qu'aucune puissance humaine, mais la vertu d'en haut toute seule avait, et vidé ce tombeau, et renversé cette pierre.

Les soldats vont fuir. La vue du Messie céleste, ce visage dont l'éclat rappelle celui de la foudre, les remplit de terreur. Cette crainte n'est que trop naturelle à l'homme, quand la menace éclate au nom de la toute-puissance de Dieu. Ils fuient : quelle distance entre cette fuite et l'attitude de l'ange, assis sur cette pierre dans l'attitude d'un vainqueur : le tombeau, celui que les hommes voulaient garder scellé et oublié, est ouvert et vide. O mort, où est ta victoire ?

AB V.B.
ab-v-b@present.fr